



Pierre Le Moyne d'Iberville (1706-2006) : trois siècles à hue et à dia

Pierre Le Moyne d'Iberville (1706-2006) : three centuries of contradictory opposition

Bernard Andrès

Numéro 60, 2006

Traces et itinéraires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/045768ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/045768ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions La Liberté

ISSN

0575-089X (imprimé)

1920-437X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Andrès, B. (2006). Pierre Le Moyne d'Iberville (1706-2006) : trois siècles à hue et à dia. *Les Cahiers des dix*, (60), 79–101. <https://doi.org/10.7202/045768ar>

Résumé de l'article

Le tricentenaire de la mort de Pierre Le Moyne d'Iberville nous donne l'occasion d'une réflexion sur le sens et la portée des commémorations. En examinant la figure de ce personnage historique et la façon dont il a marqué les imaginaires, on découvre que ce « lieu de mémoire » est aussi un « nœud de mémoire » (P. Nora) : un souvenir complexe disputé par plusieurs générations d'historiens et de politiciens. Déjà légendaire au XVIII^e siècle, ce personnage controversé n'a pas cessé de troubler les esprits ni de cristalliser des tensions encore palpables de nos jours, qu'il s'agisse de l'interprétation de sa mort, ou de sa « renaissance » dans la toponymie, comme dans la nomination de navires canadiens. Né en Nouvelle-France et mort à Cuba, d'Iberville relève-t-il du passé héroïque canadien ou français ? Les Québécois d'aujourd'hui peuvent-ils s'y reconnaître, alors que et les Canadiens tentent de se l'appropriier (bien qu'il se battit jadis contre l'Angleterre) ? Autant de questions soulevées par cette étude qui témoigne surtout de la capacité du personnage à conquérir et à captiver notre imaginaire.

Pierre Le Moyne d'Iberville (1706-2006) : trois siècles à hue et à dia

PAR BERNARD ANDRÈS

*De quoi y a-t-il souvenir ?
De qui est la mémoire ?*

Paul Ricoeur¹

Trois siècles après sa mort à Cuba (le 8 juillet 1706), Pierre Le Moyne d'Iberville se retrouvait au cœur d'un événement commémoratif intitulé « Sur les traces d'Iberville/ Tras las huellas de Iberville ». Du 4 au 15 juillet 2006, en effet, une importante délégation venue du Québec et du Canada se ralliait à des Cubains, au centre historique de la Vieille Havane, pour célébrer la mémoire du « Cid canadien ». Pour les universitaires rassemblés

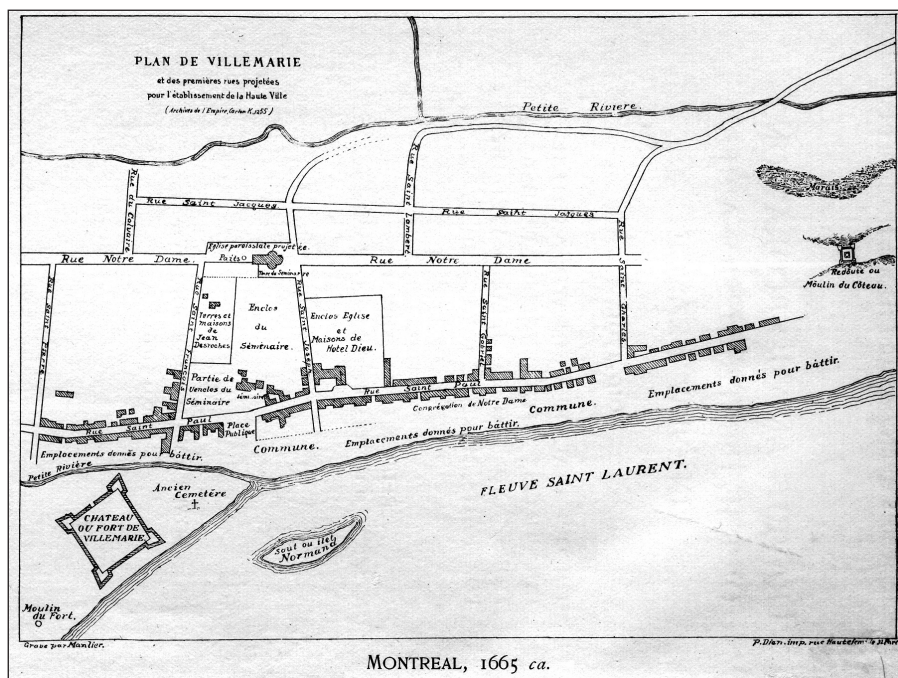


Pierre Le Moyne d'Iberville. Portrait.
Collection Le Moyne de Martigny. Photo Musée Stewart.

1. PAUL RICOEUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Éditions du Seuil, 2000, p. 3.

dans ce haut lieu patrimonial, c'était aussi l'occasion d'exposer leurs projets de coopération Québec-Cuba, tant dans les domaines académiques que dans ceux du développement. Outre les communications de colloque, toute une série d'activités culturelles marquait l'événement : cinéma québécois, récitals de contes et de chanson, expositions de peinture, installations et expositions. Dans une de ces demeures coloniales du XVIII^e siècle restaurées par la Oficina del Historiador², se tenait l'exposition « Pierre le Moyne d'Iberville : Le rêve d'une Amérique française ». La carrière du plus célèbre fils de la Nouvelle-France s'y trouvait évoquée par une trentaine de pièces dont certaines illustrent le présent article³. Comment expliquer l'intérêt suscité de nos jours encore par ce personnage d'une époque révolue ? Nostalgie d'Ancien Régime ? Peu probable, chez les universitaires alors présents ; encore moins chez les jeunes chercheurs et artistes d'ici participant à l'événement et dont certains n'avaient découvert que récemment l'existence de d'Iberville. Que dire enfin des Cubains qui, au chapitre politique, ont depuis longtemps tourné la page monarchiste et coupé le lien colonial, engagés qu'ils sont, depuis près de cinquante ans, dans une interminable révolution ? Alors, à quels impératifs obéissent les contemporains quand ils ravivent la mémoire d'un ancêtre, ou encore, quand ils la ravissent sans être même affilié audit personnage ? Peut-on légitimement s'approprier la mémoire d'autrui ? Ou toute mémoire n'est-elle pas qu'emprunt, surtout chez les nations du Nouveau Monde, condamnées à se donner une mémoire longue avec une histoire courte⁴ ? Le partage des mémoires n'est-il pas le lot des pays multinationaux comme le Canada, dont l'ambassade à La Havane sut si bien, pour l'occasion, marquer sa présence ? Loin de trancher sur ces points d'éthique identitaire, de géopolitique et d'histoire des mentalités, j'entreprends ici de les formuler dans le cadre d'une réflexion sur la mémoire, ses lieux et ses nœuds. Mais commençons par un bref rappel de la carrière de Pierre Le Moyne d'Iberville.

-
2. La Oficina del Historiador (Bureau de l'Historien) de la Vieille Havane est l'organisme chargé de réhabiliter le centre historique de la capitale cubaine, sous l'égide de l'UNESCO. Ce Bureau est placé sous la responsabilité de Monsieur Eusebio Leal Spengler que je remercie pour l'accueil qu'il a réservé au tricentenaire de la mort de Pierre le Moyne d'Iberville, en 2006, ainsi que pour son appui dans mes recherches aux Archives du Musée de la Ville de La Havane, situé au Palais des Capitaines généraux (autrefois Maison du Gouvernement).
 3. Je remercie Monsieur Guy Vadeboncoeur, directeur du Musée Stewart de Montréal, qui nous a permis de reproduire ces pièces dans l'exposition de La Havane, ainsi que dans les illustrations du présent article.
 4. GÉRARD BOUCHARD, « Jeux et noeuds de mémoire : l'invention de la mémoire longue dans les nations du nouveau monde », dans GÉRARD BOUCHARD ET BERNARD ANDRÈS DIR., *Mythes des Amériques : analyses comparées* (à paraître).



Ville-Marie (Montréal) en 1665.

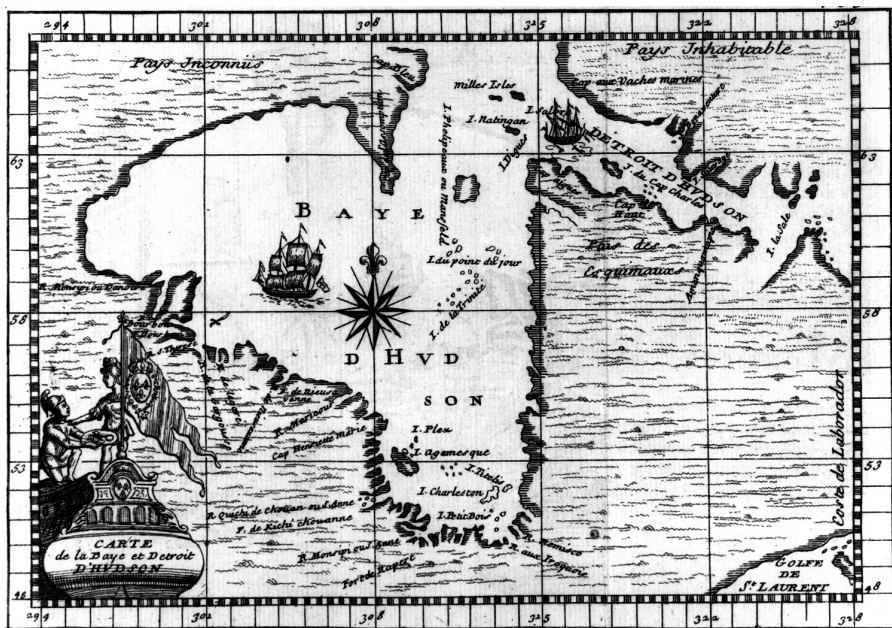
R.G. Thwaites, *The Jesuit Relations and Allied Documents*, Cleveland, 1899, vol. L. Photo Musée Stewart.

Une vie de combats

Troisième fils de Charles Le Moyne, arrivé à Québec en 1641, Pierre naît à Ville-Marie en juillet 1661⁵. Il grandit rue Saint-Paul dans une famille de 14 enfants dont le père, notable de la colonie, est anobli en 1668. Ce dernier figurera parmi les marchands de la Compagnie du Nord fondée en 1682 pour contrer le commerce anglais de la fourrure, géré depuis 1670 par la Hudson's Bay Company. Confirmé en 1669 par Mgr de Laval, Pierre Le Moyne s'initie très tôt à la navigation sur le Saint-Laurent et traverse l'Atlantique à quelques reprises avant d'entamer sa carrière militaire sous les ordres du Chevalier de Troyes. En 1686, la baie d'Hudson est son premier champ de bataille et déjà s'y fait-il remarquer par sa bravoure. Dans la plupart de ses expéditions, il est accompagné par l'un

5. Je me base principalement sur la biographie de GUY FRÉGault, *Iberville le conquérant* [1944], Montréal, Guérin, 1996. Voir aussi la notice de BERNARD POTHIER, « Le Moyne d'Iberville et d'Arguillères », *Dictionnaire biographique du Canada*, en ligne à l'adresse : <<http://www.biographi.ca/FR/ShowBioPrintable.asp?BioId=35062>>

ou l'autre de ses onze frères, notamment Jacques de Sainte-Hélène, Paul de Maricourt, François de Bienville, Joseph de Serigny ou Louis de Châteauguay⁶. En 1689, Pierre Le Moyne obtient le commandement de toute la mer du Nord pour assurer la protection des postes et le transport des fourrures.

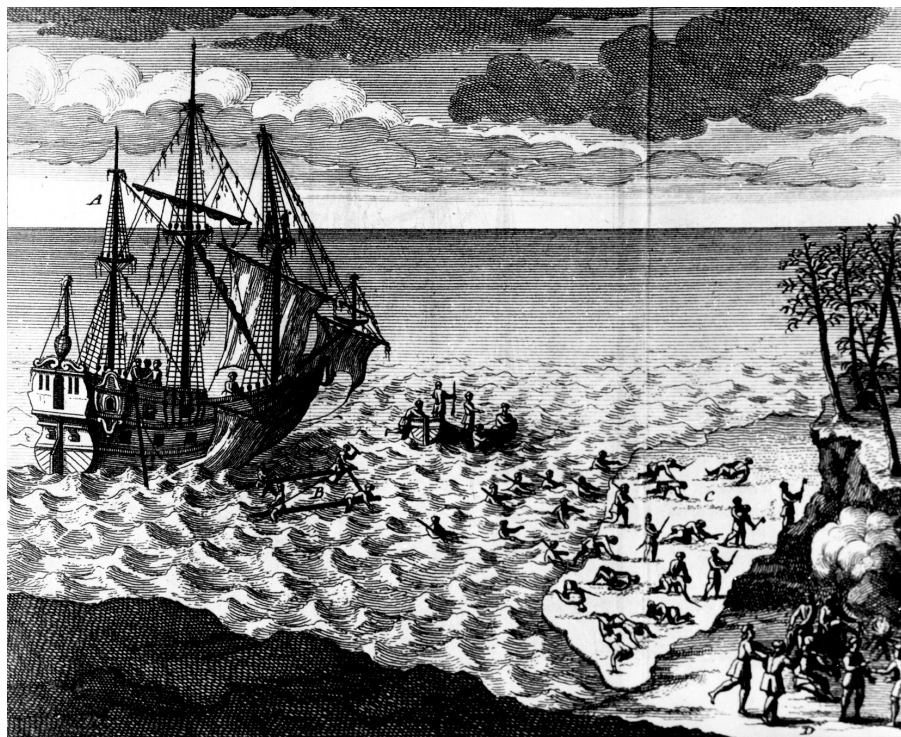


Carte de la baie d'Hudson.

Claude Charles Bacqueville de la Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale...*, Paris, 1722. Photo Musée Stewart.

Entre 1690 et 1697, il se bat sur tous les fronts : Nouvelle-Angleterre où il sème la terreur avec ses alliés amérindiens, à Terre-neuve et, de nouveau à la baie d'Hudson où son vaisseau, *Le Pélican*, fait naufrage après de vifs engagements contre une escadre britannique. Ces prouesses d'Iberville en feront aux yeux de Charlevoix le meilleur commandant canadien et « l'Idole de ses Compatriotes⁷ ».

6. Le « d'Iberville » de Pierre le Moyne provient d'un fief normand appartenant à la famille paternelle et le « d'Arguillères » d'une propriété qu'il acheta lui-même près de Rochefort.
7. PIERRE-FRANÇOIS-XAVIER DE CHARLEVOIX, *Histoire et description générale de la Nouvelle-France*, Paris, Nyon, 1744, tome II, p. 189.



Nauffrage du Pélican, navire de Pierre Le Moyne d'Iberville.

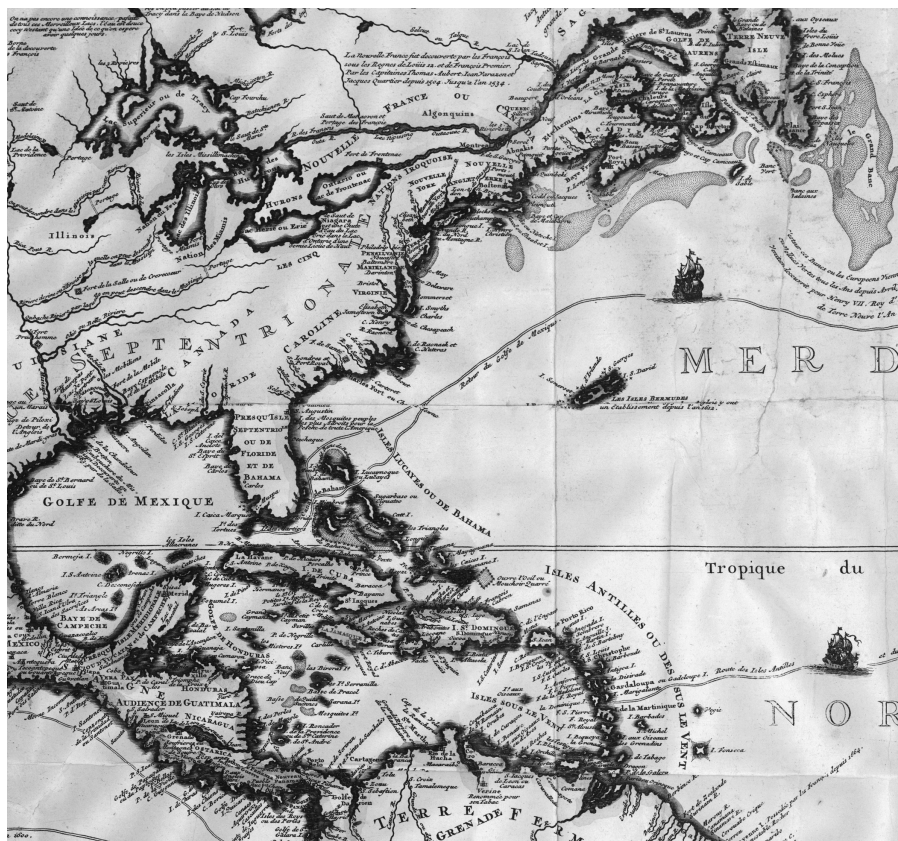
Claude Charles Bacqueville de la Potherie, *Histoire de l'Amérique septentrionale...*, Paris, 1722. Photo Musée Stewart

Dans son *Épopée canadienne*, Jean Bruchési exalte le « Cid canadien » et la fameuse bataille navale en citant le ronflant poème de Nérée Beauchemin :

Un contre trois ! Parbleu, qu'importe ?
 Le *Pélican* n'eut jamais peur.
 Il vole, et le nordet l'emporte
 Dans un large souffle vainqueur.
 Le pavillon de la victoire,
 C'est celui des marins français ;
 Son profond sillage de gloire
 Sur nos fleuve brille à jamais⁸

Puis, cap au Sud pour d'Iberville : la France l'envoie explorer l'embouchure du Mississippi, sur les traces de Cavalier de La Salle.

8. JEAN BRUCHÉSI, *Épopée canadienne*, Montréal, Granger, 1934, p. 75.



L'Amérique au temps d'Iberville.

Nicolas de Fer, *L'Amérique divisée selon l'étendue de ses principales parties...*, 1698 (détail). Photo Musée Stewart.

Il y construit les forts Biloxi⁹ et Mississippi (1697). C'est aussi là qu'il contracte probablement la malaria. En 1698, il obtient la Croix de Saint-Louis en reconnaissance de ses exploits (c'est le premier Canadien de naissance à recevoir cet honneur). En 1701, il fonde la ville de Mobile¹⁰. Durant toutes ses campagnes, Pierre Le Moyne d'Iberville veille aussi à ses intérêts personnels, tant au Canada qu'en France, où il acquiert des seigneuries près de Rochefort, et aux Antilles, à

9. Biloxi, actuellement au Mississippi, premier établissement français de Louisiane (1699).

10. La ville de Mobile, en Alabama, possède une réplique de la statue d'Iberville exécutée par Elzéar Soucy. Une plaque commémorative évoquant la fondation de Mobile par d'Iberville se trouve actuellement au Palais des capitaines généraux de La Havane; elle fut apposée en 1937 par la Commission France-Amérique.

Saint-Domingue, où il possède une plantation de cacao. Toujours en quête de nouvelles expéditions, il abreuve Versailles de correspondances et de mémoires. Il y formule sa vision de l'empire français d'Amérique : alliances indispensables avec les Amérindiens, des Appalaches au Mississippi, envoi de missionnaires à cette fin, coalition avec l'Espagne contre l'Angleterre, etc. Sa dernière campagne de 1706 se déroule aux Caraïbes où il harasse les établissements anglais, à la tête de 2000 hommes, avec des flibustiers canadiens et antillais¹¹. On lui reprochera, ainsi qu'aux officiers de son escadre, un certain nombre de malversations : détournement de vivres et de prises de guerre, trafic de marchandises, etc. Il ne put s'en défendre en raison de sa mort soudaine à Cuba le 8 juillet 1706. En effet, faisant relâche à La Havane avec 13 vaisseaux, d'Iberville succombe aux « fièvres », le même jour que le général espagnol Pedro Alvarez de Villarín. Les deux hommes préparaient, dit-on, une alliance entre la France et l'Espagne contre l'Angleterre. Auraient-ils alors été empoisonés par cette dernière ? C'est ce que suggère un mémoire de 1738... Déjà, la légende s'est emparée du personnage. Comment et à quelles fins a-t-on forgé cette mémoire ? Je donne ici quelques éléments de réponses en précisant d'abord mes références théoriques et le contexte géopolitique dans lequel s'inscrivent les plus récentes commémorations sur d'Iberville.

Mémoires et commémorations

Ma réflexion s'inspire des travaux de Pierre Nora sur les lieux et les nœuds de mémoire, et de Paul Ricoeur sur la mémoire, l'histoire et l'oubli. Quel passé se donne-t-on pour construire une mémoire et penser son avenir ? À quelles fins identitaires, idéologiques ou politiques, commémore-t-on ? Ces questions, les historiens français se les posent depuis une vingtaine d'années à la suite d'un inquiétant constat que Pierre Nora faisait alors : la disparition rapide de la mémoire nationale appelait un inventaire des lieux où celle-ci s'incarnait : « fêtes, emblèmes, monuments et commémorations, mais aussi éloges, dictionnaires et musées ». Concrets ou abstraits, ces « lieux-carrefours » ne sont pas dépourvus d'ambiguïté, expliquait Nora : « histoire de l'histoire, ils sont la matière dont se construit l'histoire¹² ». Observer ces lieux c'est interroger les stratégies de la mémoire : son usage

11. C'est la fameuse bataille de Nevis (Nièves, dans les Îles-sous-le-Vent) dont d'Iberville fera la relation et qui paraîtra l'année même en France dans le *Mercure galant* : « Relation de Mr d'Iberville, depuis son départ de la Martinique, jusqu'à la prise et capitulation de l'île de Nièves, appartenant aux Anglais », *Mercure galant*, mai 1706, p. 282-319. Je remercie René Chartrand pour cette référence et François Le Moine pour sa recherche dans le *Mercure galant*.

12. PIERRE NORA (DIR.), *Les lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997, tome 1, p. vii.

et les abus qu'on en fait (les fameux « devoirs de mémoire »). C'est aussi analyser la gestion de l'oubli et la façon dont l'archive peut conjurer cette « menace de l'effacement » dont parle Paul Ricoeur¹³. En va-t-il autrement au Québec dont la maxime était ainsi parodiée par Jean-Claude Germain en 1976 : « Un pays dont la devise est je m'oublie ? »¹⁴. Les débats les plus récents sur l'enseignement de l'histoire témoignent bien du malaise d'une société hésitant à se souvenir, car soucieuse de ne pas « fâcher » la mémoire des autres. Conflit des mémoires. En France, après la mémoire de la Collaboration, la question de la Colonisation donna lieu l'an passé à de houleux débats entre parlementaires et historiens¹⁵. Au Québec, l'exigence d'une mémoire commune doit-elle inclure les séquences conflictuelles du passé ou les exclure au nom d'un bon-ententisme entre les « peuples fondateurs » et d'une meilleure intégration des nouveaux venus ? Que faire, que dire alors de la Conquête, des Rébellions, de Riel et des Mesures de Guerre, quand plane sur la nation une forme sournoise de rectitude politique ? Le cas de Pierre le Moine d'Iberville pose à sa façon ce type de question.



Pierre Le Moyne d'Iberville : réplique du bronze effectué par Elzéar Soucy, actuellement exposé à La Havane.

Photo B. Andrès.

Que nous apprend d'Iberville sur nous-mêmes, Canadiens puis Québécois : ce que nous étions en Nouvelle-France, puis sous le régime anglais, comment nous nous sommes développés et ce que nous sommes devenus dans l'espace géopolitique et culturel actuel ? Que nous apprend-il aussi sur Cuba, de nos jours ? Il n'est pas indifférent que le tricentenaire de la mort d'Iberville s'effectuât en 2006 sous l'égide de l'Historiador de La Havane, à l'ombre d'une statue offerte par le gouvernement du Québec en 1999 et en présence des autorités canadiennes, mais aussi, en collaboration avec des organismes communautaires et des ONG dédiés au développement.

Et que dire de tous les projets de recherche et de coopération que d'Iberville, aujourd'hui, permet de mettre en lumière, via la Chaire cubaine qui porte son nom, à l'Institut José Varona, alors que l'Université du Québec à Montréal a créé son propre Groupe « José Martí » d'études et de recherches sur Cuba ? Poète et révolutionnaire du XIX^e siècle, héros de la guerre

13. P. RICOEUR, *op. cit.*, p. 539.

14. JEAN-CLAUDE GERMAIN, *Un pays dont la devise est je m'oublie*, Montréal, VLB, 1976.

15. Le débat sur la colonisation vient de ressurgir à propos de son entrée dans le nouveau *Petit Robert*.

d'indépendance cubaine contre l'Espagne, José Martí se retrouve ainsi académiquement et politiquement associé à Pierre Le Moynes d'Iberville, officier canadien de la Nouvelle-France et farouche ennemi des Anglais (qui finiront par conquérir le Canada). Ainsi s'ébauche une lecture nationale, ou nationaliste de d'Iberville, devenu en quelque sorte l'ancêtre des Patriotes canadiens¹⁶.



Défilé commémoratif soulignant en juillet 2006 le tricentenaire de la mort de Pierre le Moynes d'Iberville à La Havane.

Photo B. Andrès.

Parenthèse géopolitique Québec-Cuba

Je rappelle que ce rapprochement entre d'Iberville et Martí n'est ni fortuit, ni dû à l'imagination de littéraires, mais qu'il a été longuement mûri par des fonctionnaires cubains et québécois dans les années 1990. On me permettra ici une parenthèse d'histoire politique éclairant, je crois, les questions patrimoniales qui nous préoccupent ici. Le parallèle Martí-d'Iberville a d'abord été pensé par des politiques au lendemain de la chute de Berlin. C'était l'époque où, d'une part, Cuba se cherchait des marchés et des partenaires étrangers pour contrer l'embargo américain et pallier aussi la désaffection de la Russie (suite à l'effondrement de l'URSS). C'était aussi, au Québec, l'époque de la reprise du pouvoir par le Parti Québécois. Sous les gouvernements de Jacques Parizeau (1994), puis de Lucien Bouchard (1996), les missions québécoises se succèdent à Cuba, missions commerciales aussi bien que culturelles. C'est alors que Québec et La Havane décident

16. Lors du tricentenaire de la mort d'Iberville à La Havane, on notait la présence d'une forte délégation de Québécois autonomistes autour, notamment du député Marcel Lussier, du Bloc Québécois; ce dernier représentait aussi la Société d'Histoire de Longueuil pour qui d'Iberville est un personnage emblématique (on se rappelle qu'en 1700 le fief de Longueuil fut érigé en baronnie et que Charles le Moynes, frère aîné de Pierre Le Moynes d'Iberville, en fut le premier baron).



Octobre 1995, le drapeau du Québec flotte sur le Palais des capitaines généraux à La Havane

de troquer une statue d'Iberville contre un buste de José Martí. Nous sommes à l'automne 1995 : peu avant le référendum du 30 octobre, le drapeau du Québec flotte sur Palais des capitaines généraux à la Havane¹⁷. On s'attendait là-bas à une victoire du Oui. Il est clair que le mouvement autonomiste jouissait alors d'un réel capital de sympathie dans le milieu culturel cubain.

Je ne m'aventurerai pas davantage sur le terrain diplomatique, compte tenu de l'appui indéfectible que le gouvernement canadien réservait aussi à Cuba, ceci depuis Pierre-Eliot Trudeau. Conjecturer plus avant nous conduirait à revenir à 1959, l'année de la Révolution cubaine, quand le journaliste René Lévesque interviewait Fidel Castro à

Montréal ; il faudrait aussi évoquer 1970, quand Castro permettait de dénouer la Crise d'Octobre en accueillant les felquistes de la cellule Libération, dont Jacques Lanctôt¹⁸. Toujours est-il que malgré la victoire du Non en 1995, l'échange des statues est conclu ; il aboutira à l'érection du bronze d'Iberville à l'entrée de la baie de La Havane, le 14 novembre 1999. Entre-temps, les échanges commerciaux et culturels n'ont pas dérougi (si j'ose dire) entre Québec et La Havane, ceci en dépit du refroidissement des relations diplomatiques entre le Canada et Cuba en juillet 1999¹⁹. Quatre mois plus tard, c'est donc l'inauguration de la statue d'Iberville : le maire Jean-Paul L'Allier représente alors le gouvernement du Québec et il déclare (en espagnol) :

[...] cette statue doit être pour nous un grand symbole. Symbole de notre lutte pour la défense de notre identité [...] Symbole de nos indestructibles liens histo-

17. Je remercie Monsieur Léonce Bouchard pour la communication de cette photographie.

18. Présent au tricentenaire de la mort d'Iberville à La Havane.

19. Suite aux critiques de Jean Chrétien concernant le sort des dissidents, le 26 juillet 1999, Castro avait déclaré le Canada « territoire ennemi ».

riques [...] Symbole de tout ce qui nous unit, les Latins du Nord et ceux du Sud. Vive La Havane. Vive Cuba! Vive le Québec! Vive d'Iberville! Vive Berbila!

L'événement ne passe pas inaperçu, puisqu'il se tient alors dans le cadre du 480^e anniversaire de la ville de La Havane, classée Patrimoine de l'Humanité au même titre que la ville de Québec et Jean-Paul L'Allier est alors président de l'Association des villes déclarées par l'UNESCO Patrimoines de ladite Humanité. Aussi présent à l'inauguration de la statue d'Iberville : un représentant de la ville de Mobile, en Louisiane, citée fondée, on l'a vu, par le même d'Iberville en 1701. En 2006, c'est le maire de Montréal qui souligne le tricentenaire de la mort d'Iberville en s'adressant au Bureau de l'Historien de la Vieille Havane, rapatriant ainsi la mémoire du héros dans sa ville natale :

Nous n'oublions pas que c'est un enfant de Montréal qui s'est engagé dans les campagnes militaires de la Nouvelle-France et qui, après de glorieux exploits, est venu mourir à La Havane. Parti de Montréal, « le Cid canadien » a parcouru les mers du nord au sud, pour s'éteindre sur les berges de votre ville. La statue qui le représente aujourd'hui, près des forteresses de la baie, remémore ce passé commun entre nos deux villes, ainsi que les liens qui se sont tissés depuis entre nos deux collectivités²⁰.

Montréal, Longueuil, Québec, Mobile, La Havane : autant de lieux se disputant une mémoire, autant de discours en quête de patrimoine.

D'Iberville entre mémoire et histoire

Cette parenthèse géopolitique nous a rappelé la dimension idéologique des questions de mémoire et le lien étroit que l'archive entretient avec l'actualité la plus brûlante : le passé ne présente que ce que le présent veut bien lui faire dire. Revenons donc à notre personnage historique et demandons-nous comment d'Iberville est devenu un « lieu de mémoire ». Rappelons qu'un lieu de mémoire n'est pas qu'un symbole identitaire plus ou moins flamboyant (celui dont parlait Jean-Paul L'Allier). Ce lieu a, certes, quelque chose de l'emblème, du drapeau offert à la reconnaissance collective (celui flottant sur un édifice ou, au pied d'une statue). Il est aussi des lieux plus modestes, nous dit Nora, où peut se construire la mémoire collective²¹. C'est, entre mémoire et histoire, ce qui, émanant de « symboles à demi effacés » de l'héritage collectif, peut encore éveiller l'émotion et susciter l'identification. Plus près de l'histoire des mentalités que de la vieille

20. Gérald Tremblay à Eusebio Leal Spengler, correspondance du 29 juin 2006 à l'occasion du tricentenaire de la mort de d'Iberville à La Havane.

21. PIERRE NORA, *op. cit.*, p. ix.

histoire positiviste des hauts faits nationaux, l'étude des lieux de mémoire interroge « ce qui s'est vraiment passé » ; elle invite à douter de la cohérence du passé national en scrutant l'envers de l'histoire, « l'angle mort de son épistémologie, le soubassement de son existence, sa propre condition de possibilité ²² ».

D'Iberville, donc, comme lieu de mémoire. Difficile de le saisir, de le figer en un lieu précis, car l'homme a la bougeotte, on l'a vu. Du nord au sud de notre hémisphère, Iberville a occupé *des* lieux : vallée du Saint-Laurent, baie d'Hudson, Terre-Neuve, Mississippi, océan Atlantique, Golfe du Mexique, Mer des Caraïbes... Mais parcourant ces lieux, en prenant possession au nom du Roi de France, d'Iberville est aussi devenu par ses actes et ses prouesses un « lieu de mémoire » : une sorte de monument historique matérialisé par la statue qu'Elzéar Soucy a réalisée en 1925²³. D'Iberville monumentalisé dans l'espace, l'est aussi dans le temps et dans la mémoire de ses contemporains, comme de nos contemporains. C'est cette capacité à traverser le temps et l'espace (les espaces, devrais-je dire) que j'interroge ici. Car cette traversée de l'histoire et de la mémoire ne fut pas de tout repos pour le « Jean Bart » canadien. De son vivant, déjà, il fut porté aux nues, mais aussi copieusement détesté. Célébré par la France et le Canada pour ses victoires dans le Nord, il était aussi maudit que redouté par ses ennemis pour la virulence de ses attaques et la cruauté, disait-on, de ses méthodes. En réponse au massacre de Lachine perpétré en 1689 par des Iroquois soulevés par les Anglais, répond l'année suivante le terrible raid de Coarler, près d'Albany : d'Iberville et les siens sèment l'horreur en Nouvelle-Angleterre, comme ils le feront bientôt à Terre-Neuve. Glorifié par les uns, dénigré par les autres, d'Iberville est déjà un « nœud de mémoire » : une tension s'installe dans le fil de son histoire, un nœud se noue dans la mémoire que nous gardons de lui.

Comme historiens et comme citoyens, nous nous devons d'observer ces nœuds de mémoire, car ils nous apprennent autant sur le passé que sur notre présent le plus immédiat. Pierre Nora parle bien, en effet, de ces « nœuds de mémoire où sont venus se prendre les fils éternellement flottants du souvenir et de l'oubli ; autrement dit les matrices de notre mémoire politique contemporaine »²⁴. C'est ce que je me propose de faire ici en évoquant trois de ces « nœuds »

22. PIERRE NORA, *op. cit.*, p. xii.

23. Cette statue de d'Iberville avait été commandée en 1923 par la toute nouvelle Commission des monuments historiques et, chose curieuse, il semble que l'œuvre réalisée en 1924 ne fit alors l'objet d'aucune inauguration. Si tel est le cas, la manifestation publique de 1999 à La Havane pour la réplique de la statue serait la première inauguration de l'œuvre. Je remercie Léonce Bouchard ainsi que Gilles Gallichan pour les renseignements fournis concernant la commande et la réalisation du bronze d'Elzéar Soucy et de sa réplique cubaine.

24. PIERRE NORA, *op. cit.*, p. xii.

concernant Pierre Le Moyne d'Iberville. Ils concernent tous trois des conflits mémoriels au sujet de l'appartenance du héros.

Un patrimoine pour qui ? La France, le Québec ou le Canada ?

« Soldat, capitaine de vaisseau, explorateur, colonisateur, chevalier de Saint-Louis, aventurier, corsaire et trafiquant, le plus célèbre fils de la Nouvelle-France », « le Jean Bart canadien », le « chevalier des mers », le vaillant héros d'une « épopée canadienne », « the first great Canadian » : autant d'épithètes flatteuses pour désigner Pierre Le Moyne d'Iberville²⁵. Mais ce personnage auquel on a déjà consacré une quinzaine de biographies et de notices historiques n'a pas fait seulement l'objet de propos dithyrambiques et d'énoncés frôlant l'hagiographie. Même les travaux les plus favorables au « Cid canadien » évoquent chez lui des traits plus obscurs, comme son aventure avec la jeune Picoté de Belestre qu'il a engrossée puis abandonnée (tout en veillant aux soins de l'enfant). On souligne aussi la « sauvagerie » de ses campagnes militaires, ses ambitions commerciales et ses profits frauduleux²⁶.

De telles contradictions ne doivent pas étonner : elles sont le propre de tout être d'envergure dont le biographe, comme l'historien, doivent retracer le parcours en contexte. Seul ce souci du contexte historique, culturel et politique permet d'éviter l'hagiographie comme la charge et, surtout, l'anachronisme. Claude Marc Bourget l'a bien montré dans l'étude la plus récente parue sur le sujet²⁷. S'exprimant dans *Égards* « Revue de la résistance conservatrice », Bourget trouve les accents de Léon Bloy pour dénoncer le « désossement de l'histoire » auquel se livreraient les vulgarisateurs. S'en prenant aux « inepties » de ces derniers à propos de la violence et de la cupidité présumées de d'Iberville, Bourget rétablit les faits en contextualisant les lois de la guerre en Nouvelle-France, ainsi que le système de financement et d'armement des vaisseaux au temps d'Iberville. Abstraction faite du ton pamphlétaire adopté par Bourget, on ne peut qu'apprécier sa connaissance de l'archive et de l'époque. Il nous rappelle qu'on n'aborde pas un personnage d'ancien régime comme une vedette ou un homme politique contemporains. Dans le cas d'Iberville il convient d'interroger le souvenir qu'en

25. BERNARD POTHIER, *op. cit.*

26. LOUIS-GUY LEMIEUX, « Grandeurs et misères d'un héros », Québec, *Le Soleil*, 18 juillet 1997, cahier B, p.3.

27. Réagissant vivement à l'article de Louis-Guy Lemieux, CLAUDE MARC BOURGET publiait récemment cette longue défense et illustration de d'Iberville : « Lumières et réactions sur Le Moyne d'Iberville », Montréal, *Égards*, n° XI, printemps 2006, p. 65-91 et n° XII, été 2006, p. 71-100.

ont conservé ses contemporains, mais aussi la mémoire que des générations d'historiens ont construite au fil des ans. Pour quelles raisons l'a-t-on sorti de l'oubli, l'a-t-on exhumé des archives, portraituré, lui a-t-on érigé des statues et se les est-on échangées d'un pays à l'autre. D'Iberville : héros du Québec, de la France ou du Canada ? Honoré par les francophones ou par les anglophones ? Qu'en reste-t-il dans la mémoire collective au Québec comme au Canada, en France comme à Cuba ?

Pour ce qui est de la France et de sa représentation consulaire à La Havane, j'observe qu'elle ne s'est pas manifestée lors de la commémoration de juillet 2006 : raison de plus, diront les Québécois, de réclamer « l'exclusivité » sur la mémoire du héros. On arguera d'ailleurs que, dès le XVIII^e siècle, la France ne s'enthousiasma guère pour les prouesses des milices coloniales, ni pour les mérites des officiers canadiens durant la guerre de Sept ans. Les Canadiens, eux, témoignaient déjà d'un fort sentiment identitaire et même d'une animosité à l'égard des officiers et administrateurs français de la colonie. Outre le sentiment de Montcalm à l'endroit de Vaudreuil, on connaît le témoignage de Bougainville, en 1756 :

Les Canadiens et les Français, quoiqu'ayant la même origine, les mêmes intérêts, les mêmes principes de religion et de gouvernement, un danger pressant devant les yeux, ne peuvent s'accorder ; il semble que ce soit deux corps qui ne peuvent s'amalgamer ensemble. Je crois même que quelques Canadiens formaient des vœux pour que nous ne réussissions pas, espérant que toute la faute retomberait sur les Français²⁸.

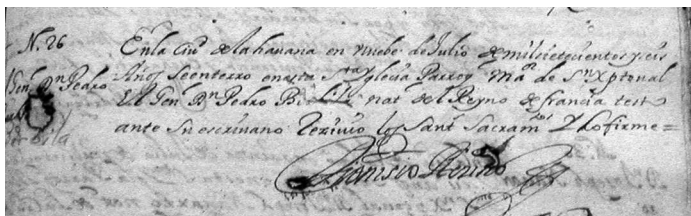
Bougainville songe bien sûr à l'issue de la Guerre de Sept ans, à cette défaite possible et à l'effondrement de la Nouvelle-France. Par bonheur, si j'ose dire, d'Iberville mourut avant, dans l'élan victorieux de la campagne de 1706. L'ironie du sort voudra toutefois qu'après avoir fait le siège de Québec, en 1759, les mêmes Anglais se retrouveront à La Havane qu'ils occuperont dix mois, en 1762-1763. De cette époque datent les deux canons qui, aujourd'hui, semblent monter la garde au coin du Palais des capitaines généraux... tout près du cénotaphe de d'Iberville ! Ce qui nous conduit à un premier lieu de mémoire.

La mort de d'Iberville

Tout inventaire des lieux de mémoire comporte sa part d'ambiguïté. Il nous invite à scruter « l'écriture de l'histoire » en observant la façon dont l'archive s'est construite et a été analysée. Commençons par la fin. Prenons la mort d'Iberville

28. Cité par RÉAL OUELLET, dans « Identité québécoise, permanence et évolution » (avec la collaboration d'A. Beaulieu et de M. Tremblay), *Les Espaces de l'identité*, sous la direction de L. TURGEON, J. LÉTOURNEAU ET K. FALL, Québec, les Presses de l'Université Laval, 1997.

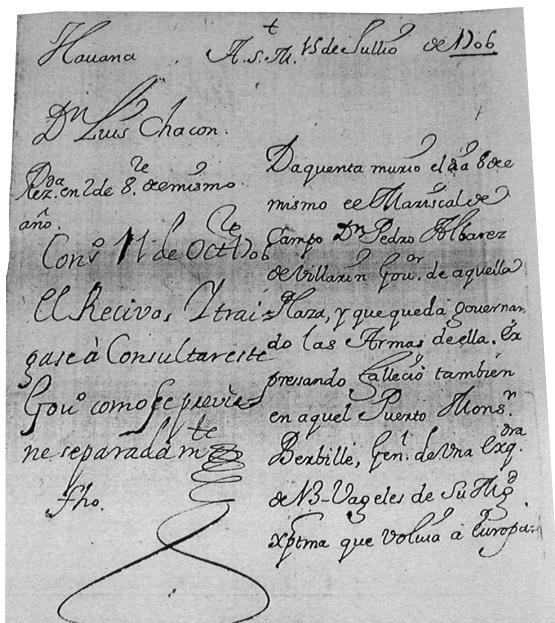
comme lieu de mémoire. Déjà les historiens n'ont-ils pas hésité sur la date ? Pierre-Georges Roy le fait mourir le 5 juillet, Marmette le 19 juillet, quant à l'abbé Casgrain, il l'achève le 5 septembre 1706²⁹ ! L'acte de sépulture conservé aux Archives de la Cathédrale de La Havane date bien du 9 juillet.



Acte de sépulture de Pierre Le Moyne d'Iberville.

Livre 4, f° 78, n. 26. Archives de la cathédrale de La Havane, Cuba. Photo B. Andrès.

Mais d'Iberville est-il bien mort ce jour-là ? Faut-il se contenter de cet acte que tout le monde cite à présent, ou doit-on chercher ailleurs ? Pré-sons que cet acte en est un de sépulture et non de décès. Le décès de d'Iberville n'apparaît pas dans les archives de la Ville de La Havane, à la page qui évoque la mort du capitaine général Villarin, le 8 juillet³⁰. La recension du décès lui-même se trouve à Séville, en Espagne, à l'Archivo General de Indias. Daté du 15 juillet 1706, le document est signé par Don Luis Chacon, gouverneur militaire de La Havane³¹.



Document rapportant la mort de Don Pedro Alvarez de Villarin et de Pierre Le Moyne d'Iberville.

Fonds Santo Domingo, 377. Archivo General de Indias, Séville, Espagne. Photo B. Andrès.

29. GUY FRÉGAULT, *op. cit.*, p. 403-404

30. D'après le dépouillement que nous avons effectué en avril 2005 (je remercie Patricia Willemin pour son aide dans ces recherches).

31. « Lettre de Don LUIS CHACON, gouverneur militaire de La Havane, 15 septembre 1706 ». Fonds Santo Domingo, 377 (non paginé). Archivo General de Indias, Séville, Espagne.

Ce document témoigne d'abord de la mort, le 8 juillet, de Don Pedro Alvarez de Villarin, nouveau capitaine général de la place. Il signale ensuite sur une deuxième page la mort de « Monsr Berbille Genl de Una esquadra. De treze Bazeles de diferentes portes; de su Ma[jesdad] C[ristianisima] la cual sigue en esta ocas[ion] su viaje a Europa³² ». Ceci dit, plus que le jour exact, importe le fait que soient réunis dans un même document officiel les deux décès en question. De cette coïncidence, naîtra probablement par la suite l'idée, ou la légende, d'un empoisonnement des deux hommes par les Anglais, interprétation suggérée par un mémoire du 30 mai 1738 cité par Guy Frégault : « il [D'Iberville] mourut en route empoisonnés, dit-on, par les intrigues d'une nation célèbre qui craignoit un tel voisin³³ ». La nation célèbre est bien sûr l'Angleterre, ce qui nous ramène à nos fameux nœuds de mémoire et de contre-mémoire. Après avoir évoqué la mort de d'Iberville, prenons deux exemples de sa « renaissance » : l'un au XIX^e siècle (la nomination d'une ville au Québec) et l'autre au XX^e siècle (la nomination d'un navire canadien).

De Christieville à Iberville

J'évoquerai brièvement le cas de cette ville de Montérégie, située en face de Saint-Jean-sur-Richelieu, au sud de Montréal : Iberville³⁴. Le toponyme désigne aussi une circonscription électorale sise entre les rivières Richelieu et Yamaska et descendant au sud jusqu'à la frontière américaine. Initialement détachée de Saint-Athanase, la municipalité fut rebaptisée Iberville en 1859, après avoir été nommée Christieville en 1815, en référence à la famille d'origine écossaise des Christie³⁵. Leur ancêtre, Gabriel Christie, avait participé à la Conquête du Canada. Devenu général de l'armée britannique au terme d'une brillante carrière militaire, Gabriel Christie était surtout un homme d'affaire dont le patrimoine foncier se bâtit par rachats successifs de seigneuries canadiennes. Outre celles de Bleury et de Sabrevois, il prit possession au lendemain de la Conquête des seigneuries de Noyan,

32. « Monsr Berbille Genl [Général] d'une escadre de treize vaisseaux de différents ports, de sa Ma[jesté] Très Chrétienne, laquelle [escadre] suit à cette occasion son voyage vers l'Europe » (ma traduction).

33. Archives du Service Hydrographique, 67-2 : no 16, 30 mai 1738 (cité par Guy Frégault, *op. cit.*, p. 404-405).

34. Commission de toponymie du Québec, *Dictionnaire illustré des noms et lieux du Québec*, Les Publications du Québec, p.287. Voir aussi le site « Ville d'Iberville, Montérégie » : <<http://www.iro.umontreal.ca/~marcotte/Velo/Villes/Iberville.html>>

35. Fernand Ouellet, « Christie, Gabriel », *Dictionnaire biographique du Canada*, tome IV, p. 162-163.

de Lacolle, de Léry, de Lachenaie et de Repentigny et de Chambly. Mais la première qu'il acquit en 1764 fut celle de L'Islet-du-Portage, achetée à nul autre que... Paul-Joseph Le Moyne de Longueuil, neveu de notre Pierre Le Moyne d'Iberville. Cette acquisition se fit cinq ans après le siège de Québec auquel prit part Gabriel Christie.

Cent ans plus tard, donc, en 1859, la mémoire du lieu renoue avec un passé plus glorieux pour les Canadiens-français (comme ils s'appelaient alors). Ce passé, c'est celui de Pierre le Moyne d'Iberville. Il n'est pas indifférent que ce changement toponymique se soit effectué dans la vallée du Richelieu, haut-lieu des Rébellions de 1837-1838. Aujourd'hui encore, la ville d'Iberville reste un lieu et un nœud de mémoire. On y trouve rassemblés dans la même municipalité le Chemin des Patriotes, le Manoir Christie et le ruisseau Hazen. Si le premier des trois lieux renvoie clairement à la mémoire des Rébellions, les deux autres réfèrent à des hommes et à des événements qu'il convient ici de rappeler. Le Manoir Christie fut construit entre 1835 et 1842 et il fut classé monument historique en 1982. Il appartenait à William Plenderleath Christie, un des quatre fils de Gabriel Christie. Porté volontaire comme secrétaire militaire de la colonie, William « s'illustra » pendant les Rébellions en traquant ses censitaires patriotes et en siégeant au Conseil spécial du Bas-Canada³⁶. Quant au ruisseau Hazen, il rappelle la mémoire de Moses Hazen, associé de Gabriel Christie, mais aussi personnage transfuge des plus troublants. Au moment de l'invasion américaine de 1775-1776, il soutint d'abord les forces britanniques, puis se retourna contre elles pour des motifs plus intéressés qu'idéologiques. Il recruta un régiment canadien pro-américain et tenta en vain une seconde invasion en 1778, par un nouvel itinéraire (Hazen Road) passant par le nord-est du Vermont.

On le voit, trois lieux se juxtaposent dans l'espace et se superposent dans le temps au cœur de la ville d'Iberville. Trois mémoires s'entrecroisent et se contraignent en un nœud de remembrances : celles des Patriotes, celles des loyalistes anglais et celles des révolutionnaires américains. Pourtant, de cette mémoire entravée, rien de transpire apparemment, pour le promeneur traversant aujourd'hui la paisible municipalité. Entre le Richelieu et le mont Saint-Grégoire, qu'advint-il réellement, jadis ? Au faite de la pyramide mémorielle, Pierre le Moyne d'Iberville couvre de son nom le non-dit du passé. Ce nom a le dos large, si j'ose dire. Un dernier exemple nous en convaincra, tiré, lui, de l'actualité immédiate.

36. FRANÇOISE NOËL, « Christie, William Plenderleath », *Dictionnaire biographique du Canada*, tome VII, p. 200-201.

Le navire d'Iberville

Il ne s'agit pas du *Pélican* à bord duquel d'Iberville remporta la fameuse victoire de la Baie d'Hudson, en 1697³⁷, ni des autres vaisseaux français qui s'y illustrèrent alors, sous des noms exotiques comme *Le Dromadaire* ou *Le Soleil d'Afrique*. Je m'intéresse plutôt ici à un navire contemporain de la Réserve navale canadienne, le *D'Iberville*. Deux mémoires se nouent dans ce bâtiment militaire : celle du Québec anti-britannique exalté par le héros d'Iberville et la mémoire du Canada fédéral (qui se réapproprie la Nouvelle-France dans la figure du même d'Iberville). Il s'agit d'un destroyer basée à Rimouski. Son nom : « *NCSM d'Iberville* », soit en anglais « *HMCS d'Iberville* » (je reviendrai sur ces sigles)³⁸.

| | | | | |
|-------------------|------------------|--------|-----------|----------------|
| Défense nationale | National Defence | Canada | | |
| English | Contactez-nous | Aide | Recherche | Site Canada |
| Accueil | | | | Site - Défense |

RÉSERVE NAVALE

NCSM D'IBERVILLE

Le D'Iberville



Navire canadien de sa Majesté D'IBERVILLE

Adresse :

NCSM D'IBERVILLE
84, Montée Industrielle et commerciale
Rimouski QC G5M 1B1

Téléphone : (418) 722-3125
Bureau du navire : poste 2902
Recrutement : poste 2908 ou 2910
Télécopieur : (418) 722-3071

Courriel : [Recrutement](#)



Mise à jour: 11 mars 2005 Avis importants

Page Internet
présentant le NCSM
D'Iberville.

37. *Le Pélican* échoua en 1697 à l'issue de la bataille de 1697 (voir supra l'illustration de la page 83). En 1985, David MacDonald-Stewart en fit construire une réplique dans Charlevoix. Après bien des péripéties, le navire quitta le port de Montréal, racheté par une entreprise louisianaise qui, en 1995, le mit à quai à la Nouvelle-Orléans. Aux dernières nouvelles, la réplique n'aurait pas résisté à l'ouragan Katrina et finirait sa carrière dans une cour à bois. Une autre réplique (modèle réduit) décore actuellement à Montréal le couloir principal de la Société Radio-Canada qui produisit, en 1969-1970, la série télévisée « D'Iberville ».
38. On trouve le destroyer *NCSM d'Iberville* sur le site de la Réserve navale du Canada : <http://www.marine.forces.gc.ca/navres/home/navres_welcome_f.asp>. Il existe aussi un garde-côte canadien du nom d'Iberville.

À l'origine, en 1952, « le premier *D'IBERVILLE* fut une école navale qui vit le jour dans le but d'augmenter la présence des francophones dans la Marine royale canadienne », peut-on lire sur le site Internet de ladite Marine. Par la suite, après avoir été officiellement baptisée en 1987, cette division reçoit le trophée « DESTROYER ARGENTÉ » ». En 1994, le *D'Iberville* accueille une femme comme commandant en second, le lieutenant de vaisseau Joceline Nault. Dix ans plus tard, c'est au tour de la capitaine de corvette Mireille Moutillet : elle devient la première femme francophone au Canada à commander une unité de la Réserve navale. Douce revanche des femmes sur le personnage historique dont on sait l'héritage qu'il leur légua ? Pensons à la petite Jeanne-Geneviève Picoté de Belestre, que le jeune d'Iberville avait mis enceinte sans reconnaître le fruit de leurs amours. N'oublions pas, non plus, sa femme légitime, Marie-Thérèse Pollet, qu'il épousa en 1693 et qui dut, après la mort du héros, passer sa vie à rembourser des dettes...

Mais, au-delà de ces coïncidences et de cette ironie du sort voulant que des femmes « commandent » à présent d'Iberville, pourquoi s'intéresser au cas de ce navire ? Parce qu'il nous ramène à la question des nœuds mémoriels. L'exemple illustre bien la façon dont l'Histoire récupère la Mémoire, ou comment notre d'Iberville passe de pourfendeur des Anglais à « sujet » de Sa Majesté britannique. Je m'explique : sur le site de la Marine canadienne, on lit bien à propos de la division *NCSM d'Iberville* :

Le nom D'IBERVILLE commémore le grand Pierre LeMoynes, Sieur D'Iberville, marin et explorateur français né à Ville-Marie (Montréal) en 1661 et mort en 1706. Il combattit les Anglais dans la Baie d'Hudson et à Terre-Neuve (1686-1697), puis fonda la Louisiane dont il fut le premier gouverneur.

Fort bien, mais que signifient, au juste, les sigles « NCSM » ou « HMCS » ? Tout simplement « Navire au Service de sa Majesté », ou « Her Majesty Service Ship ». Et voici comment d'Iberville passe d'un pavillon à l'autre, comment le « Cid canadien » glisse du roi de France à la reine d'Angleterre. Trafic de symboles, diront certains ? Juste hommage rendu à l'un des « peuples fondateurs », diront d'autres³⁹. Mon propos n'est pas de jeter le blâme sur telle ou telle façon d'écrire ou de récrire l'Histoire. Tout compte fait, pour forger leur propre histoire, les États-Unis, eux-aussi, se sont servis de la Nouvelle-France et de l'imaginaire de ses coureurs des bois, de ses découvreurs et explorateurs parcourant l'Illinois,

39. Le 9 juillet 2006, à La Havane, lors de l'ouverture de l'événement commémoratif, deux allocutions s'opposaient radicalement sur cette question : celle du député Marcel Lussier, du Bloc québécois et, on l'imagine, celle de l'ambassadrice du Canada, Madame Alexandra Bugailiskis.

l'Ohio et le Mississippi⁴⁰. L'un des pères de leur littérature n'est-il pas un Français de la guerre de Sept ans, John St-John de Crèvecoeur, lui-même partagé entre deux mémoires⁴¹? N'en fut-il pas de même pour la mémoire des Acadiens dont le personnage emblématique du « Grand Dérangement », Évangéline, dérivait de l'imaginaire des siens à celui des « yankees », sous la plume de l'écrivain américain Henry Wadsworth Longfellow⁴²?

Pour conclure

Comment se fait-il que d'Iberville soit tiré à hue et à dia par deux nations et, je dirais, deux nationalismes? C'est que l'économie du passé devient l'affaire du présent. C'est aujourd'hui-même qu'une nation a besoin de raviver son passé pour se projeter dans l'avenir ou pour « passer à l'avenir », selon la formule de Jocelyn Létourneau⁴³. Et pour ce faire, le Canada fait flèche de tout bois et de tout roi, si j'ose dire : rapatrier après coup d'Iberville sous la bannière britannique, n'est-ce point éclipser Louis XIV par George I^{er}? La nation s'efforce de rallier ses citoyens autour d'idées-forces, souvent incarnées par des personnages-clés. La construction (et la destruction ou l'oubli) des héros nationaux fait partie de ces stratégies destinées à forger dans la population un sentiment identitaire, un « être-ensemble ». Dans l'économie néo-libérale, les sociétés dites « de consommation » trouvent leurs héros chez des vedettes de la chanson, du sport ou du show-business. Par-delà les clivages idéologiques, le sujet-consommateur achète ce qu'on lui vend en s'identifiant aux idoles du moment. Mais parfois, les héros du passé, des figures emblématiques ayant marqué l'histoire nationale peuvent jouer le même rôle. Au prix de quelques « accommodements » avec le patrimoine, on dénoue alors tout ce qui, dans le passé, pourrait fâcher le présent. À leur corps défendant, Wolfe et Montcalm voient la postérité fusionner leur mémoire sur un champ de bataille mué en promenade.

40. Voir notamment FRANCIS PARKMAN, *France and England in North America*, Boston, Little, Brown, 1865-1892.

41. PIERRE MONETTE, « Yankees manqués : esquisse d'un questionnaire sur le devenir-américain de la culture québécoise », dans BERNARD ANDRÈS ET ZILÁ BERND DIR., *L'identitaire et le littéraire dans les Amériques*, Québec, Nota Bene, p. 147-175.

42. JEAN MORENCY, « Les tribulations d'un mythe littéraire américain : l'odyssée continentale d'*Évangéline*, poème de Longfellow », dans GÉRARD BOUCHARD ET BERNARD ANDRÈS DIR., *op. cit.* (à paraître).

43. JOCELYN LÉTOURNEAU, *Passer à l'avenir : histoire, mémoire, identité dans le Québec d'aujourd'hui*, Montréal, Boréal, 2000.

Entendons-nous bien : le problème n'est pas la reviviscence du passé dans le présent, mais les fins auxquelles obéit ce processus de reviviscence. Quand une nation s'entend sur ses héros et sur son passé, elle peut aisément ériger son panthéon et commémorer dignement ses icônes. Mais quelle collectivité peut s'enorgueillir d'une telle unanimité ? La mémoire longue d'une nation peut-elle s'accommoder de tous les avatars de son passé ? Elle en occulte certains, en oublie d'autres : c'est le travail de la mémoire (cette faculté qui... etc.). Ce qui vaut pour les vieux pays européens vaut aussi pour les jeunes nations. Si l'Europe peine encore à se fédérer, à s'ouvrir à d'autres pays, c'est qu'elle ne partage pas les mêmes héros. C'est que chacun des états-membres n'a pas encore fait la paix avec son passé militaire, colonial ou économique. Pensons au récent débat, en France, sur les bienfaits de la colonisation. Sur notre continent, si l'Amérique se cherche encore, du nord au sud, c'est que les grandes utopies de fondation n'ont plus autant de prise sur les citoyens. L'utopie de rupture des États-Unis d'Amérique, sa libération du lien colonial et son « american way of life » se sont vite transformés en soif expansionniste. Aux héros de l'Indépendance ont succédé ceux de la guerre de Sécession et le clivage introduit par cette deuxième guerre civile. Depuis, deux Amériques cohabitent aux États-Unis : celle des Démocrates et celle que l'on sait. Plus au sud, l'utopie bolivarienne de l'intégration des anciennes colonies hispaniques semble reprendre de l'élan, mais le besoin se fait toujours sentir d'une résurgence des vieilles figures emblématiques : Bolivar, Hatuey, Marti, de Cespedes, etc. Le récent sommet des Pays non-alignés s'est déroulé à La Havane en l'absence d'une icône de marque, on le sait. Toutefois, Fidel Castro sur la touche, c'est le président bolivien, Hugo Chavez, qui prend actuellement le relais dans l'imagerie anti-mondialiste, aux côtés du nouveau président bolivien, Evo Morales, qui renoue, lui, avec l'imaginaire précolombien⁴⁴.

Pour revenir à notre d'Iberville, sa résurgence dans la mémoire québécoise et canadienne obéit à des mobiles hautement contradictoires. En comparaison, je vois moins d'ambiguïté dans l'intérêt manifesté par les Cubains pour le héros montréalais. La figure emblématique du premier Canadien mort chez eux auprès du général Villarin joue pour beaucoup dans leur attachement à d'Iberville, comme, plus tard, les marquera la figure du Torontois William Ryan, pour son rôle dans la guerre d'indépendance de Cuba et sa mort à Santiago en 1873, ou

44. D'origine amérindienne, Evo Morales est aujourd'hui comparé à Tupac Amaru second, rebelle péruvien du XVII^e siècle, lui-même descendant du premier Tupac Amaru qui s'illustra contre les *conquistadores* du siècle précédent : voir MAXIMILIEN LAROCHE, « Mythe, géographie et histoire dans les Amériques », dans GÉRARD BOUCHARD ET BERNARD ANDRÈS DIR., *op. cit.*

encore le frère Marie Victorin et ses *Itinéraires botaniques* à Cuba⁴⁵. Pour les Cubains, ces trois figures du passé s'inscrivent dans la même lignée. Il en va autrement du rapport à d'Iberville pour les Québécois et pour les Canadiens. Selon l'idée que ces derniers se font du Québec et du Canada, leur vision change du tout au tout. Sous l'angle fédéraliste canadien, d'Iberville est un simple pré-curseur des relations diplomatiques entre Ottawa et La Havane, un exemple digne de figurer dans une publication officielle du gouvernement⁴⁶. Pour le Québec, le point de vue s'avère plus complexe en raison de cette « ambivalence identitaire » dont l'historien Yvan Lamonde a retracé la genèse. Issus d'une double allégeance à la France, puis à l'Angleterre, les Canadiens français, puis les Québécois ont fini par découvrir qu'ils n'étaient pas plus français qu'anglais ou étasuniens. Bien que Nord-Américains, géographiquement parlant, ils se distinguent du nord-continent par la langue, tout comme les Brésiliens sur le sud-continent. Bernard Landry l'affirmait au Sommet des Amériques : « Somos los latinos del Norte »⁴⁷. C'est peut-être pour cette raison que les Cubains ont adopté d'Iberville, parti du Nord et venu mourir au cœur des deux Amériques. Cuba n'a-t-elle pas été la première à reconnaître sa latinité en le rebaptisant Berbila ? L'hispaniser ainsi n'était-il pas la meilleure façon de l'intégrer à la Caraïbe ?

Ce qu'il faut retenir de ces phénomènes de renaissance et de réécriture, c'est la façon dont ils opèrent à partir de personnages-clés aptes à frapper l'imaginaire. Tels des aimants dans un champ magnétique, vers eux convergent toutes les interprétations, même les plus contradictoires. « De quoi y a-t-il souvenir ? De qui est la mémoire ? », demandait Paul Ricoeur. De quel d'Iberville se souvient-on et de quelle mémoire relève-t-il ? Sept ans après avoir offert sa statue à Cuba, l'Assemblée nationale du Québec soulignait par une motion « le 300^e anniversaire de la mort de Pierre Le Moyne d'Iberville [...], mort à La Havane en 1706, qui a contribué à tisser des liens historiques entre les québécois et le reste des Amériques. ». La motion était présentée le 14 juin 2006 par Jean Rioux, député libé-

45. MARIE VICTORIN, 1939 à Cuba, 1942. *Itinéraires botaniques dans l'île de Cuba*, publiés en collaboration avec le Frère Léon, f.é.c., de Cuba, I, II, et III, parus successivement en 1942, 1944 et 1956.

46. Cf. *Cuba Canada. Un regard sur cent ans. 1903-2003*, La Havane, Ambassade du Canada, 2003, p. 5. Voir aussi sur le site du Ministère des Affaires étrangères du Canada : < http://www.dfait-maeci.gc.ca/latin-america/cuba/whats_new/default-fr.asp?id=1842&content_type=2 >.

47. « Nous sommes les Latins du Nord », BERNARD LANDRY, Allocution de bienvenue aux représentants du Sommet des peuples des Amériques, Québec, 16 avril 2001. Sur cette question, voir mon article : « Quelle latino-américanité pour le Québec et le Brésil ? », *Géographie et Cultures* (dossier « Métropoles des Amériques »), n° 45, Paris, L'Harmattan-CNRS, 2003, p. 5-18.

ral du comté d'Iberville, historien de formation. « Notre » d'Iberville est une de ces figures permettant d'observer les plus curieux phénomènes d'appropriation symbolique. Nous le voyons bien, en ce tricentenaire : par-delà le temps et l'espace, quelles que soient nos positions idéologiques, se jouant de nos allégeances et nos dépendances, Iberville le Conquérant parvient encore, à l'aube du XXI^e siècle, à inspirer de savants propos, mais surtout à conquérir et à captiver notre imaginaire.

Bernard Andrieu.